



JULIA QUINN

Francesca

LA CHRONIQUE DES BRIDGERTON



AVENTURES & PASSIONS

POUR elle

Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialisée dans la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le Rita Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite en treize langues. Pour en savoir plus, consultez son site : www.juliaquinn.com.

Francesca

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LA CHRONIQUE DES BRIDGERTON

- 1 – Daphné et le duc
N° 8890
- 2 – Anthony
N° 8960
- 3 – Benedict
N° 9081
- 4 – Colin
N° 9258
- 5 – Éloïse
N° 9284
- 6 – Francesca
N° 9365
- 7 – Hyacinthe
N° 9393
- 8 – Gregory
N° 9415
- Splendide
N° 9303
- L'insolente de Stannage Park
N° 9724
- Comment séduire un marquis ?
N° 9742
- Les carnets secrets de Miranda
N° 9835
- Mademoiselle la curieuse
N° 9894
- Trois mariages et cinq prétendants
N° 10918

JULIA
QUINN

LA CHRONIQUE DES BRIDGERTON – 6

Francesca

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

WHEN HE WAS WICKED

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2004

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2010

*Pour B.B.,
qui m'a tenu compagnie pendant
tout le temps où j'ai écrit ce livre.
C'est tellement meilleur quand on a attendu !*

*Et aussi pour Paul,
même s'il voulait que j'appelle ce roman
L'Amour au temps de la malaria.*

LA FAMILLE BRIDGERTON

Violet

Edmund

1766 – 1803

ANTHONY
1784 –

COLIN
1791 –

ÉLOÏSE
1796 –

GREGORY
1801 –

BENEDICT
1786 –

FRANCESCA
1797 –

HYACINTHE
1803 –

DAPHNÉ
1792 –

Remerciements

L'auteur tient à remercier les docteurs Paul Pottinger et Philipp Yarnell pour leur expertise dans les domaines, respectivement, des maladies infectieuses et de la neurologie.

PREMIÈRE PARTIE

Mars 1820

Londres

1

... Je n'irai pas jusqu'à affirmer que c'est une partie de plaisir, mais cela n'est pas si pénible. Il y a des femmes, après tout, et là où il y a des femmes, je ne saurais m'ennuyer...

Extrait d'une lettre de Michael Stirling à son cousin John, comte de Kilmartin, postée du 52^e régiment d'infanterie pendant les guerres napoléoniennes.

Dans toute vie, il y a un tournant décisif. Un moment si intense, à la fois si puissant, si évident que l'on a l'impression d'avoir reçu un coup au cœur et que, le souffle court, on sait, sans le moindre doute possible, que notre existence vient de basculer définitivement.

Pour Michael Stirling, cet instant survint le jour où ses yeux se posèrent pour la première fois sur Francesca Bridgerton.

Ce séducteur impénitent, cet expert en chassés-croisés amoureux qui n'aimait rien tant que se laisser prendre au piège pour mieux savourer sa victoire, ce libertin qui avait toujours su caresser, embrasser et posséder sans jamais engager son cœur, n'eut besoin que d'un regard pour s'éprendre de Francesca Bridgerton, avec une telle passion que c'est un miracle s'il parvint à n'en rien montrer.

Hélas pour lui, Francesca ne devait plus s'appeler Bridgerton que pendant trente-six heures ! Au grand désespoir de Michael, l'événement qui justifiait leur rencontre était un dîner donné en l'honneur de son mariage imminent avec un cousin à lui.

La vie était ironique, songeait-il parfois lorsqu'il était dans de bonnes dispositions.

Lorsqu'il était de mauvaise humeur, il la qualifiait d'un tout autre terme.

Et son état d'esprit, depuis qu'il s'était épris de la femme de son plus proche cousin, n'était pas souvent au beau fixe.

Certes, il le cachait bien ; cela n'aurait pas été convenable d'afficher un air maussade. Une bonne âme un peu trop perspicace aurait pu s'en rendre compte et – ce qu'à Dieu ne plaise ! – lui demander s'il allait bien. Et même si Michael n'était pas peu fier de ses capacités à tromper l'ennemi (après tout, il avait séduit plus de femmes que l'on n'en pouvait compter, et cela sans jamais être défié en duel)... eh bien, la désagréable réalité, c'était que jamais il n'avait été amoureux, et que s'il existait une période de la vie où un homme était en grand danger de perdre toute sa belle assurance lorsqu'on l'interrogeait trop directement, c'était bien celle-ci.

Aussi continuait-il de rire, de plaisanter et de séduire les femmes, en feignant de ne pas remarquer qu'il avait tendance à fermer les yeux lorsqu'il les mettait dans son lit. En revanche, il ne se rendait plus du tout à la messe. À quoi bon prier pour sauver son âme ? Il n'y songeait même plus. D'autant que l'église paroissiale de Kilmartin datait de 1432 et que ses vénérables murs n'auraient pas supporté l'impact de l'éclair...

Car si le Seigneur décidait de foudroyer un pécheur, il ne pouvait choisir que Michael Stirling.

Michael Stirling, pécheur impénitent.

Il imaginait bien cela sur ses cartes de visite. En vérité, il l'aurait volontiers fait imprimer – son sens

de l'humour avait une certaine tendance à la noirceur – s'il n'avait été convaincu que sa mère en mourrait sur-le-champ.

Aussi libertin fût-il, il ne ressentait nul besoin de torturer la femme qui l'avait mis au monde.

Étrangement, jamais il n'avait vu le péché dans cette vie débridée. Il ne le voyait toujours pas. Ses conquêtes avaient toutes été consentantes, cela va de soi. On ne séduit pas une femme qui ne veut pas de vous, du moins pas si l'on entend le mot « séduction » dans son véritable sens et que l'on prend bien garde à ne pas confondre celle-ci avec le viol. Il était impératif qu'elles soient d'accord ; si elles ne l'étaient pas, s'il ressentait ne fût-ce que l'ombre d'une hésitation, il tournait les talons. Jamais il n'avait été la proie de passions si incontrôlables qu'il ne puisse refréner ses ardeurs.

En outre, jamais il n'avait séduit une vierge ni couché avec une femme mariée. Quoique... Puisqu'il faut être honnête avec soi-même, y compris lorsque l'on mène une vie de débauche, il reconnaissait qu'il avait couché avec des femmes mariées, et plus d'une, mais uniquement si leurs époux ne les satisfaisaient pas, et encore, à la condition expresse qu'elles aient déjà mis au monde deux héritiers mâles, trois si l'un des deux premiers semblait de constitution frêle.

Un homme se devait d'avoir des principes, tout de même.

Alors une femme comme *elle*... Cela aurait été inconcevable. Absolument inacceptable. L'ultime transgression (et il en avait quelques-unes à son actif) qui aurait définitivement noirci son âme, ou à tout le moins – en admettant qu'il continue d'être assez fort pour ne pas céder à ses appétits – l'aurait teintée d'une ténébreuse nuance de charbon. Parce que ceci... ceci...

Il désirait l'épouse de son cousin.

Il désirait l'épouse de John.

John !

John, nom de nom, qui était plus qu'un frère n'aurait pu être pour lui s'il en avait eu un. John, dont la famille l'avait accueilli à la mort de son père. John, dont le père l'avait élevé, lui avait appris à être un homme. John, avec qui...

Malédiction ! Avait-il vraiment besoin de s'infliger cela ? Il pourrait passer une semaine à dresser la liste de toutes les raisons pour lesquelles il irait directement rôtir en enfer pour avoir choisi de s'éprendre, entre toutes les femmes, de l'épouse de John.

Et aucune de ces raisons ne changerait jamais un fait très simple : il ne pouvait pas l'avoir.

Il ne pourrait jamais avoir Francesca Bridgerton Stirling.

En revanche, songea-t-il avec un petit rire sans joie tandis qu'il s'adossait au canapé, jambes négligemment croisées, les yeux rivés sur John et Francesca qui, de l'autre côté du salon, riaient, souriaient, se dévoraient du regard sans la moindre pudeur, en revanche, il *pouvait* reprendre un verre.

— Ça, je peux, murmura-t-il en vidant d'un trait celui qu'il avait à la main.

— Que dis-tu ? s'enquit John.

Enfer ! Son cousin avait toujours l'ouïe aussi fine.

Michael se composa un sourire de façade et leva son verre.

— À la vôtre ! déclara-t-il, endossant à la perfection son personnage de bon vivant.

Ils se trouvaient à Londres, à Kilmartin House, qu'il ne fallait pas confondre avec Kilmartin (non pas Kilmartin House, ni Kilmartin Castle, juste *Kilmartin*), là-bas en Écosse, où tous deux avaient grandi, ni avec l'autre Kilmartin House située à Edimbourg. Leurs ancêtres manquaient singulièrement d'imagination, s'était souvent dit Michael. Il y avait aussi Kilmartin Cottage (si l'on pouvait appeler « cottage » une bâtisse de vingt-deux pièces), Kilmartin Abbey et, bien entendu, Kilmartin Hall. Michael se demandait bien

pourquoi aucun de ses aïeux n'avait songé à donner leur patronyme à l'une des résidences familiales. « Stirling House » aurait été tout à fait respectable, à son avis. Sans doute les premiers Stirling, aussi ambitieux que dépourvus d'imagination, étaient-ils si entichés de leur tout nouveau titre de noblesse qu'ils n'avaient même pas eu l'idée de nommer autrement leurs possessions.

Michael ricana, le nez dans son verre de whisky. C'était un miracle qu'il ne soit pas en train de boire une tasse de thé Kilmartin, assis dans un fauteuil Kilmartin. En vérité, cela aurait peut-être été le cas si sa grand-mère avait trouvé le moyen d'y parvenir sans compromettre sa famille dans le monde du commerce. Ce tyran en jupons éprouvait une telle fierté pour son nom que l'on aurait pu croire que Stirling était son nom de naissance et non de femme mariée. Pour sa part, la comtesse de Kilmartin (sa grand-mère, donc) se plaçait sur un pied d'égalité avec les plus grands du royaume, et elle avait fait la grimace dans plus d'un dîner lorsqu'elle avait dû céder la préséance à une marquise ou à une duchesse anoblie de la veille.

Devant la reine, peut-être... songea Michael avec flegme. Oui, sans doute la grand-mère Stirling se serait-elle inclinée devant la reine d'Angleterre, mais il ne l'imaginait pas faire preuve de déférence devant n'importe quelle autre femme.

Elle aurait approuvé Francesca Bridgerton. Sans doute aurait-elle fait la dégoûtée en apprenant que le père de celle-ci n'était qu'un simple vicomte, mais les Bridgerton étaient une vieille famille extrêmement appréciée – et, s'il lui en prenait l'envie, très puissante. En outre, Francesca se tenait bien droite, ses manières étaient fières et elle possédait un redoutable sens de l'humour. Si elle avait eu cinquante ans de plus et que sa beauté ait commencé à se faner, elle aurait fait une amie idéale pour la grand-mère Stirling.

Désormais, Francesca était la comtesse de Kilmartin et l'épouse de John, lequel, bien que d'un an le cadet

de Michael, avait toujours été traité dans la famille Stirling avec les égards dus à l'aîné. Après tout, il était l'héritier du titre. Leurs pères étaient jumeaux, mais celui de John était venu au monde sept minutes avant celui de Michael.

Ç'avait été les sept minutes les plus cruciales de la vie de Michael, et il n'y avait même pas assisté !

— Qu'allons-nous faire pour notre deuxième anniversaire de mariage ? s'enquit Francesca en traversant le salon pour aller s'asseoir devant le piano.

— Ce que tu voudras, répondit John.

Francesca se tourna vers Michael. Même à la faible lueur des chandelles, ses yeux demeuraient d'un bleu intense. Ou peut-être était-ce seulement parce que Michael en connaissait par cœur toutes les nuances. Ses rêves étaient teintés de bleu depuis quelque temps. Une couleur qui aurait dû s'appeler le bleu Francesca.

— Michael ? fit-elle, d'un ton insistant qui indiquait qu'elle venait déjà de l'appeler.

— Désolé.

Il lui décocha le sourire en coin dont il s'était fait une spécialité. Personne ne le prenait au sérieux quand il affichait cette expression, ce qui était précisément le but.

— Je n'écoutais pas, ajouta-t-il.

— Auriez-vous une idée ?

— Pour... ?

— Notre anniversaire de mariage.

Si elle lui avait décoché une flèche, elle n'aurait pu la lui planter plus durement dans le cœur. Pourtant, il se contenta de hausser les épaules, doué qu'il était devenu à feindre la nonchalance en sa présence.

— Ce n'est pas *mon* anniversaire, lui rappela-t-il.

— Je le sais bien.

Il ne la regardait pas, mais elle s'exprimait comme si elle avait levé les yeux au ciel.

Ce qu'elle n'avait pas fait, Michael en était certain. Au cours des deux années passées, il avait si bien appris à la connaître que c'en était un supplice. Il

savait que Francesca ne levait jamais les yeux au ciel. Lorsqu'elle était d'humeur espiègle, ou ironique, ou même sarcastique, cela se devinait à sa voix et à sa façon bien à elle de pincer la bouche. Elle ne ressentait pas le besoin de lever les yeux au ciel. Elle se contentait de darder sur vous un regard direct, retroussait imperceptiblement les lèvres et...

La gorge de Michael se serra. Il le dissimula en buvant une gorgée de whisky. Un gentleman n'était pas supposé avoir passé tant de temps à étudier les lèvres de l'épouse de son cousin.

— Croyez-moi, reprit-elle tout en effleurant d'une main paresseuse les touches du piano, je sais fort bien qui j'ai épousé.

— Je n'en doute pas, marmonna-t-il.

— Pardon ?

— Poursuivez.

Elle pinça la bouche avec irritation. Il lui avait souvent vu prendre cette expression, surtout lors de ses échanges avec ses frères.

— Je vous demande votre avis, expliqua-t-elle, parce que vous savez vous amuser.

— Je sais m'amuser ? répéta-t-il.

Michael savait que c'était ainsi que tout le monde le voyait – ne l'appelait-on pas le roi de la nuit ? –, mais il détestait que Francesca le lui rappelle. Cela lui donnait l'impression d'être frivole et superficiel.

Ce qui ne faisait qu'aggraver son humeur, car il savait que c'était probablement la vérité.

— Vous n'êtes pas d'accord ? s'étonna-t-elle.

— Si, bien sûr, marmonna-t-il, mais je n'ai pas l'habitude que l'on me demande des conseils pour les anniversaires de mariage, vu qu'il est évident que je n'ai aucun talent dans ce domaine.

— Pas du tout, protesta-t-elle.

— C'est parti ! s'esclaffa John en s'installant plus confortablement dans son fauteuil, son édition du matin du *Times* entre les mains.

— Vous n'avez jamais fait l'expérience du mariage, insista Francesca. Alors qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que vous n'avez aucun talent pour cela ?

Michael esquissa un sourire ironique.

— Je croyais que c'était assez clair pour tous ceux qui me connaissent. Du reste, quel besoin ai-je de me marier ? Je n'ai ni titre ni propriétés...

— Tu possèdes des biens, l'interrompit John, prouvant qu'il écoutait derrière son journal déplié.

— Je possède *quelques* biens, rectifia Michael, que je serai ravi de transmettre à vos enfants puisque, de toute façon, c'est de John que je les tiens.

En voyant Francesca regarder son mari, Michael sut exactement ce qu'elle pensait. John lui avait fait don de ces propriétés pour qu'il ait un but dans la vie, car il était désœuvré depuis qu'il avait quitté l'armée, quelques années auparavant. Et même si John ne le lui avait jamais avoué, il savait qu'il se sentait coupable de ne pas être allé sur le Continent se battre pour l'Angleterre, le laissant affronter seul le danger.

Seulement, John était l'héritier d'un comté. C'était pour lui un devoir que de se marier et d'avoir une nombreuse descendance. Personne n'avait attendu de lui qu'il parte à la guerre.

Michael s'était souvent demandé si, en lui offrant cette propriété – un confortable manoir de belle apparence, avec vingt acres de bonnes terres –, John n'avait pas fait acte de contrition. Et il soupçonnait fort Francesca de se poser la même question.

Une question qu'elle n'avait jamais formulée à haute voix. Francesca se montrait d'une remarquable perspicacité en ce qui concernait la gent masculine, peut-être parce qu'elle avait grandi au milieu de garçons. Elle savait exactement ce qu'il ne fallait *pas* demander à un homme.

Ce qui n'était pas sans inquiéter Michael. Il pensait avoir réussi à dissimuler ses sentiments, mais si elle avait deviné ? Bien entendu, elle n'en parlerait pas, fût-ce par allusion. Sur ce point, ironie du sort, ils

étaient semblables, elle et lui. Si Francesca le soupçonnait de s'être épris d'elle, *jamais* elle ne changerait quoi que ce soit à son comportement.

— Je pense que vous devriez aller à Kilmartin, déclara-t-il tout à trac.

— En Écosse ? demanda Francesca en appuyant doucement sur un si bémol. Alors que la saison va bientôt commencer ?

Michael se leva, soudain pressé de partir. Il n'aurait jamais dû venir.

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il. Vous adorez Kilmartin. Avec un attelage équipé d'une bonne suspension, le voyage n'est pas si long.

— Tu seras des nôtres ? voulut savoir John.

— Je ne pense pas, répondit Michael, ironique.

Comme s'il avait envie de les voir fêter deux années de félicité conjugale ! Cela ne ferait que lui rappeler ce qu'il ne pourrait jamais avoir. Et donc ranimer sa culpabilité... voire l'accroître. Il n'avait nul besoin de tels rappels. Il les subissait déjà chaque jour qui passait.

La femme de ton cousin tu ne convoiteras pas.

Moïse devait avoir oublié ce commandement.

— J'ai une foule de choses à faire ici, reprit-il.

— Vraiment ? s'étonna Francesca, les yeux soudain brillants de curiosité. Quel genre de choses ?

— Vous savez bien, maugréa-t-il. Organiser ma vie dissolue et oisive. Cela demande un certain investissement personnel.

Francesca bondit sur ses pieds.

Enfer ! Elle se dirigeait à présent vers lui. C'était cela, le pire. Lorsqu'elle le touchait.

Elle posa la main sur son avant-bras. Il s'interdit de tressaillir.

— Je n'aime pas vous entendre parler ainsi, lâcha-t-elle.

Michael jeta un coup d'œil à John, qui venait de lever son journal un peu plus haut dans l'attitude de celui qui n'écoutait pas.

— Auriez-vous l'intention de jouer les bonnes fées ? demanda-t-il d'un ton maussade.

Elle eut un mouvement de recul.

— Nous vous aimons beaucoup.

Nous. *Nous ! Pas moi, ni John...* Encore un subtil rappel qu'elle et lui ne faisaient qu'un. John et Francesca. Lord et lady Kilmartin. Ce n'était pas ce qu'elle avait voulu dire, bien sûr, mais c'était tout de même ce qu'il entendait.

— Moi aussi, je vous aime beaucoup, assura-t-il, s'attendant presque à voir un nuage de sauterelles traverser le salon en guise de punition.

— Je sais, répondit-elle, aveugle à sa détresse. Je n'aurais pu rêver meilleur cousin que vous. Cela dit, je voudrais vous voir heureux.

Michael glissa un nouveau regard du côté de son cousin, assorti d'une prière muette qui se résumait en deux mots : À l'aide !

Renonçant à faire semblant de lire, John posa son journal.

— Francesca, ma chérie, Michael est un grand garçon. Il trouvera le bonheur qui lui conviendra. *Quand* cela lui conviendra.

Francesca pinça les lèvres, visiblement vexée. Non seulement elle n'aimait pas être contrariée, mais elle n'avait manifestement aucune envie de reconnaître qu'elle ne pouvait organiser son petit monde – et l'existence de ceux qui le peuplaient – selon ses propres désirs.

— Il faudrait que je vous présente ma sœur, insista-t-elle.

Tonnerre de Dieu !

— J'ai déjà rencontré votre sœur, lui rappela Michael. Toutes vos sœurs, en fait. Même celle qui est encore au berceau.

— Hyacinthe n'est pas...

Elle s'interrompt, puis :

— Je vous accorde que Hyacinthe ne convient pas, mais Éloïse...

— Je n'épouserai pas Éloïse, l'interrompit Michael.

— Je ne vous en demande pas tant ! Invitez-la juste une ou deux fois à danser.

— Je l'ai déjà fait. Et je m'en tiendrai là.

— Tout de même, je...

— *Francesca*, coupa John.

Il avait parlé d'un ton calme, mais le message était clair. *Assez.*

Michael l'aurait embrassé ! Certes, John croyait ne lui avoir épargné rien de plus qu'une vaine irruption, bien féminine, dans ses affaires personnelles. En aucun cas il ne pouvait avoir deviné qu'en vérité, il était en train d'essayer d'estimer le niveau de culpabilité que l'on pourrait atteindre lorsque l'on était fou amoureux de la femme de son cousin *et* sœur de son épouse.

Bonté divine, se marier avec Éloïse Bridgerton ! *Francesca* voulait-elle le *tuer* ?

— Si nous allions faire un tour tous les trois ? proposa-t-elle soudain.

Michael regarda par la fenêtre. Les dernières lueurs du jour s'éteignaient dans le ciel.

— N'est-il pas un peu tard ? hasarda-t-il.

— Pas avec deux solides gardes du corps. Et, de toute façon, les rues de Mayfair sont éclairées. Nous ne risquons absolument rien.

Elle se tourna vers son mari.

— Qu'en dis-tu, mon chéri ?

— J'ai un rendez-vous ce soir, répondit John en consultant sa montre de gousset. Allez-y, Michael et toi.

Une preuve supplémentaire qu'il ne soupçonnait pas un instant ses sentiments, songea Michael.

— Vous vous entendez si bien, tous les deux, ajouta-t-il.

Francesca se tourna vers Michael, le sourire aux lèvres, et il sembla à celui-ci qu'elle se logeait un peu plus profondément dans son cœur.

— Vous êtes d'accord ? s'enquit-elle. J'ai désespérément besoin d'air frais, maintenant que la pluie a cessé. Et je dois avouer que je suis d'une humeur bizarre depuis ce matin.

— Bien entendu, répondit Michael.

Tout le monde savait qu'il n'avait pas de rendez-vous d'affaires, sa vie étant exclusivement vouée à la débauche.

En outre, il ne pouvait pas résister à Francesca. Il savait qu'il aurait dû se tenir à l'écart et ne jamais s'autoriser à se trouver seul en sa compagnie. Certes, jamais il ne céderait à ses appétits, mais, pour autant, avait-il vraiment besoin de s'infliger un tel tourment ? Il finirait tout de même la journée seul dans son lit, brisé par le désir et, dans des proportions égales, par la culpabilité.

Seulement, lorsqu'elle lui souriait ainsi, il ne pouvait pas dire non. Et il n'était manifestement pas assez fort pour se priver d'une heure en sa présence.

Parce que c'était tout ce qu'il aurait jamais d'elle : sa présence. Jamais il n'y aurait de baisers volés, de regards insistants, de caresses furtives. Et encore moins de tendres murmures ou de gémissements de plaisir...

Tout ce qu'il aurait d'elle, c'était son sourire et sa compagnie. Et, pauvre fou qu'il était, il se contentait de ces miettes.

— Donnez-moi juste le temps d'aller chercher ma cape, dit-elle en s'arrêtant sur le seuil de la pièce.

— Ne t'attarde pas, lui recommanda John. Il est déjà 19 heures passées.

— Je serai en sécurité, avec Michael pour me protéger, le rassura-t-elle. Mais ne t'inquiète pas, je ferai vite.

Puis, lui adressant un sourire coquin, elle ajouta :

— Je suis toujours rapide.

Michael détourna les yeux en voyant son cousin rougir. Tonnerre ! Il ne voulait pas savoir ce qu'elle entendait par ce « Je suis toujours rapide ». Hélas, cela

pouvait avoir de nombreuses significations, toutes plus délicieusement érotiques les unes que les autres ! Et il risquait fort de finir la soirée à les passer toutes en revue, en imaginant qu'elle lui en faisait la démonstration...

Il tira sur sa cravate. Peut-être pouvait-il encore se soustraire à cette promenade. Peut-être pourrait-il rentrer chez lui et prendre un bain froid. Ou, mieux, se trouver une femme consentante dotée de longs cheveux auburn et, s'il avait de la chance, d'yeux bleu marine.

— Je suis désolé, dit John une fois sa femme sortie.

Michael chercha son regard. Son cousin ne parlait tout de même pas de l'allusion de Francesca ?

— Sa façon d'insister, reprit John. Tu es assez jeune. Tu n'as pas besoin de te marier pour l'instant.

— Tu es plus jeune que moi, répliqua Michael, surtout pour le contredire.

— Oui, mais moi, j'ai rencontré Francesca...

John haussa les épaules d'un geste fataliste, comme si cela expliquait tout. Ce qui était le cas, en vérité.

— Elle ne m'ennuie pas, assura Michael.

— Bien sûr que si. Je l'ai vu sur ton visage.

C'était bien là le problème. John pouvait effectivement le deviner à son expression. Personne au monde ne le connaissait mieux que lui. Si quelque chose le contrariait, John s'en apercevait aussitôt. Le miracle, c'était qu'il ne comprenne pas *pourquoi* il était aussi mal à l'aise.

— Je vais lui demander de te laisser tranquille, promet John. Mais dis-toi qu'elle n'agit ainsi que par affection.

Ne sachant que répondre, Michael lui adressa un sourire contraint.

— Merci de l'emmener se promener, poursuivit John en se levant. Elle a tourné en rond toute la journée à cause de la pluie. Elle dit qu'elle étouffe, à l'intérieur.

— À quelle heure est ton rendez-vous ? s'enquit Michael.

— 21 heures, répondit John en se dirigeant vers le couloir. Je dois m'entretenir avec lord Liverpool.

— Pour ton travail parlementaire ?

John hocha la tête. Il prenait très au sérieux sa position à la Chambre des lords. Michael s'était souvent demandé s'il aurait assumé ses obligations avec la même application s'il était né titré.

Probablement pas... Mais, en vérité, cela n'était pas très important, n'est-ce pas ?

Il regarda John se masser la tempe gauche.

— Est-ce que ça va ? Tu as l'air un peu...

Il n'acheva pas sa phrase, incapable de se montrer plus précis. John ne donnait pas l'impression d'aller très bien, voilà tout ce qu'il savait. Et il connaissait bien John – sans doute mieux que Francesca elle-même.

— Une grosse migraine, marmonna son cousin. Ça dure depuis ce matin.

— Veux-tu que je fasse apporter du laudanum ?

John secoua la tête.

— Je déteste cela. Ça me brouille l'esprit, et j'ai besoin d'avoir les idées claires pour mon entrevue avec lord Liverpool.

Michael hocha la tête.

— Tu es bien pâle, insista-t-il.

— Vraiment ? dit John en pressant un peu plus fort les doigts sur ses tempes. Je crois que je vais aller m'étendre. Après tout, je ne dois pas partir avant une heure.

— Très bien, approuva Michael. Veux-tu que je demande que l'on te réveille ?

John secoua la tête.

— Je le dirai moi-même à mon valet.

Les deux cousins sortirent du salon pour trouver Francesca qui descendait l'escalier. Drapée dans une longue cape de velours bleu nuit, elle savoura visiblement les regards admiratifs des deux hommes.

En parvenant à la dernière marche, elle fronça les sourcils.

— Quelque chose ne va pas, mon chéri ? demanda-t-elle à son mari.

— Un simple mal de tête, répondit celui-ci. Ce n'est rien.

— Tu devrais aller t'allonger.

John sourit faiblement.

— Je viens juste de dire à Michael que c'était ce que j'allais faire. Je vais demander à Simons de me réveiller à l'heure pour mon rendez-vous avec lord Liverpool.

— Au sujet des réformes antirévolutionnaires ?

John hocha la tête.

— Oui, et du retour à l'étalon-or. Je t'en ai parlé au petit déjeuner si tu te souviens.

— N'oublie pas de...

Elle s'interrompit et sourit tout en secouant la tête.

— Enfin, tu connais mon sentiment.

John sourit puis, se penchant vers elle, déposa un tendre baiser sur ses lèvres.

— Je connais toujours tes sentiments, ma chérie.

Michael feignit de regarder ailleurs.

— Pas toujours, répliqua-t-elle d'un ton espiègle et chaleureux.

— Quand c'est important, si.

— Exact, admit-elle. Moi qui voulais jouer les belles mystérieuses, c'est raté.

Il l'embrassa de nouveau.

— Personnellement, je préfère lire en toi comme dans un livre ouvert.

Michael émit une petite toux discrète. Pourquoi était-il si mal à l'aise ? John et Francesca se comportaient exactement de la même façon que d'habitude. Comme nombre de gens le disaient, ils formaient un couple parfait. Toujours d'accord l'un avec l'autre, et aussi amoureux qu'au premier jour.

— Il se fait tard, déclara Francesca. Il est temps de faire cette promenade.

John hocha la tête et ferma les paupières un instant.

— Tu es certain que cela va aller ? s'inquiéta-t-elle.

— Mais oui, ce n'est qu'une migraine.

Francesca s'empara du bras que Michael lui offrait.

— Pense à prendre du laudanum en rentrant de ton rendez-vous si tu ne veux pas le faire maintenant, dit-elle par-dessus son épaule au moment où ils atteignaient la porte.

John acquiesça vaguement, puis se dirigea vers l'escalier.

— Pauvre John, murmura-t-elle en posant le pied sur le perron.

Elle prit une profonde inspiration, puis poussa un long soupir.

— Je déteste avoir la migraine. Je trouve cela extrêmement pénible.

— Cela ne m'arrive jamais, avoua Michael.

— Vraiment ?

Elle leva les yeux vers lui tout en lui adressant un sourire en coin, avec tant de complicité que c'en était douloureux.

— Vous avez bien de la chance, ajouta-t-elle.

Michael faillit éclater de rire. Il partait pour une promenade nocturne avec, à son bras, la femme qu'il aimait.

Oui, il avait bien de la chance !

2

... et si la situation était catastrophique, tu serais bien capable de me le cacher. En ce qui concerne les femmes, tâche au moins de t'assurer qu'elles sont propres et exemptes de maladies. À part cela, fais ce qu'il faut pour rendre ta vie supportable. Et, s'il te plaît, essaie de ne pas te faire tuer. Au risque de paraître ridiculement sentimental, je ne sais pas ce que je ferais sans toi...

Extrait d'une lettre du comte de Kilmartin à son cousin, Michael Stirling, envoyée au 52^e régiment d'infanterie pendant les guerres napoléoniennes.

Malgré tous ses défauts – et Francesca était prête à admettre qu'ils étaient nombreux –, Michael Stirling était un homme absolument irrésistible.

C'était un épouvantable séducteur (elle l'avait vu à l'œuvre, et force lui était de reconnaître que des femmes d'ordinaire intelligentes perdaient tout bon sens lorsqu'il décidait de déployer tout son charme), et il n'abordait certainement pas l'existence avec le sérieux que John et elle auraient aimé, mais en dépit de cela, elle ne pouvait s'empêcher de l'adorer.

C'était le meilleur ami que John eût jamais eu – jusqu'à ce qu'il se marie avec *elle*, bien sûr – et, au

fil des deux années passées, il était également devenu le plus proche confident de Francesca.

C'était amusant. Qui aurait cru qu'elle compterait un homme parmi ses amis les plus proches ? Certes, elle n'était pas distante avec les hommes – avec quatre frères, la plus féminine des créatures avait tendance à perdre un peu de sa délicatesse – mais elle n'était pas comme ses sœurs. Daphné et Éloïse (et même Hyacinthe, pensait-elle, bien qu'elle soit encore un peu jeune pour que l'on puisse en juger) étaient d'un naturel ouvert et chaleureux. Elles faisaient partie de ces femmes qui excellaient à la chasse et au tir, et à qui de tels exploits attiraient le qualificatif de « vraies camarades ». Les hommes étaient à l'aise en leur présence, et ce sentiment était réciproque.

Elle, en revanche, était différente. À vrai dire, elle avait toujours eu l'impression de ne pas être comme les membres de sa famille. Elle les aimait de tout son cœur, et elle aurait donné sa vie pour n'importe lequel d'entre eux, mais même si elle arborait les caractéristiques physiques des Bridgerton, à l'intérieur, il lui semblait être un changelin, l'un de ces enfants des fées échangés à la naissance contre un bébé humain.

Alors que les membres de sa tribu étaient extravertis, elle était... non pas timide, précisément, mais plus réservée, plus prudente dans ses déclarations. Elle avait la réputation d'être ironique et pleine d'esprit, et elle devait reconnaître qu'elle résistait rarement à la tentation d'épingler ses frères et sœurs d'une remarque pince-sans-rire. Il ne fallait y voir que de l'amour, bien sûr, et peut-être une pointe de désespoir lié à un trop long séjour parmi les siens, mais dans la mesure où ceux-ci lui répondaient sur le même ton, c'était de bonne guerre.

Tel était l'esprit qui régnait dans sa famille. On riait, on plaisantait, on se taquinait. La contribution de Francesca au vacarme ambiant était juste un peu

moins bruyante que celle des autres, et un peu plus finement subversive.

Francesca se demandait parfois si une part de son attirance pour John ne s'expliquait pas tout simplement par le fait qu'il l'avait arrachée au chaos qui régnait si souvent chez les Bridgerton. Non pas qu'elle n'éprouvât pas d'amour pour lui ! Elle l'adorait, elle l'aimait de tout son être. Il était son âme sœur, son alter ego... mais, étrangement, ç'avait été un soulagement de quitter la maison de sa mère pour mener une vie plus paisible aux côtés de John, dont le sens de l'humour était semblable au sien.

Il la comprenait avant même qu'elle parle.

Il la comblait.

Elle avait ressenti une curieuse impression lorsqu'elle avait fait sa connaissance, comme si elle était une pièce d'un puzzle qui venait de trouver sa place près d'une autre. Au demeurant, leur première rencontre n'avait pas été placée sous le signe d'une passion torride. En vérité, Francesca avait surtout eu l'étrange sensation d'avoir enfin croisé la seule personne avec qui elle pourrait être elle-même.

Ç'avait été immédiat, instantané. Elle ne se souvenait pas de ce qu'il lui avait dit, mais dès qu'il lui avait parlé, elle avait eu le sentiment d'avoir enfin trouvé son port d'attache.

Et avec lui était venu son cousin Michael – à vrai dire, il était plus comme un frère pour lui. Les deux hommes, qui avaient été élevés ensemble, étaient si proches en âge qu'ils avaient tout partagé.

Enfin, *presque* tout. John était l'héritier d'un comté, Michael n'était que son cousin germain, aussi n'était-il pas étonnant que les deux garçons n'aient pas été traités exactement de la même façon. Cependant, d'après ce que Francesca avait entendu dire, et étant donné ce qu'elle savait à présent de la famille Stirling, ils avaient été autant aimés l'un que l'autre, et elle avait tendance à penser que cela expliquait la bonne humeur naturelle de Michael.

En effet, même si c'était John qui avait hérité du titre, de la fortune... en un mot, de tout, Michael ne semblait pas l'envier. Non, il ne nourrissait aucune jalousie envers lui. Francesca trouvait cela stupéfiant. Il avait été élevé comme le frère de John – et même comme son frère aîné, à certains égards – et cependant, jamais il n'avait convoité ses privilèges.

Elle ne l'en aimait que plus. Non seulement Michael s'esclafferait si elle tentait de l'en féliciter, mais elle était certaine qu'il dresserait la liste de ses innombrables mauvaises actions (dont aucune, elle le craignait, ne serait exagérée) pour lui prouver combien son âme était noire et lui rappeler avec quelle constance il péchait. Mais la vérité, c'était que Michael Stirling était doté d'une générosité de cœur et d'esprit qu'elle n'avait pas rencontrée chez beaucoup d'hommes.

Et que si elle ne lui trouvait pas rapidement une épouse, elle allait devenir folle.

— Pouvez-vous me dire, commença-t-elle, brisant le silence, quel est le problème avec ma sœur ?

— Francesca...

Elle discernait de l'irritation dans sa voix mais aussi, heureusement, une pointe d'amusement.

— ... je n'ai pas l'intention d'épouser votre sœur.

— Je ne dis pas que vous devez le faire.

— Vous n'en avez pas besoin, cela se lit sur votre visage.

Elle leva les yeux vers lui et fit la moue.

— Vous ne me regardez pas.

— Si, mais là n'est pas la question. Je sais ce que vous avez en tête.

Il avait raison, songea-t-elle, vaguement alarmée. Parfois, elle se demandait, non sans effroi, s'il ne lisait pas en elle aussi facilement que John.

— Il vous faut une épouse, insista-t-elle.

— Ne venez-vous pas à l'instant de promettre à votre mari de cesser de me harceler à ce sujet ?

— Pas exactement, rectifia-t-elle en lui décochant un regard supérieur. Il me l'a demandé, certes...

— Certes, répéta-t-il.

Elle éclata de rire. Michael avait le don de la faire rire.

— Je croyais que les épouses étaient supposées se plier aux exigences de leur mari, reprit-il en arquant un sourcil. En fait, je suis même certain que cela figure dans les serments nuptiaux.

— Je vous rendrais un très mauvais service si je vous trouvais ce genre d'épouse-là, répliqua-t-elle, ponctuant sa déclaration d'un reniflement de mépris.

Michael se tourna vers elle et lui adressa un regard vaguement paternaliste. Il aurait dû naître titré, songea Francesca. Certes, il était bien trop irresponsable pour assumer les devoirs liés à un titre nobiliaire, mais lorsqu'il vous regardait ainsi, avec cette expression altière et assurée, il ressemblait à un duc de sang royal.

— Vos responsabilités en tant que comtesse de Kilmartin ne vont pas jusqu'à me trouver une épouse, déclara-t-il.

— Elles devraient.

Il rit, à la plus grande satisfaction de Francesca. Elle parvenait toujours à le faire rire.

— Très bien, soupira-t-elle, renonçant provisoirement. Parlez-moi de votre vie dissolue, dans ce cas. Racontez-moi quelque chose que John n'approuverait pas.

C'était un jeu auquel ils jouaient souvent, y compris en présence de ce dernier, même s'il feignait de les en décourager. En vérité, Francesca soupçonnait son mari de prendre le même plaisir qu'elle au récit des frasques de Michael. Après s'être vertueusement indigné, il était tout ouïe.

Au demeurant, Michael leur en disait peu ; il était bien trop discret pour se répandre en confidences. Il se contentait de placer des allusions ici ou là, et cela suffisait à les divertir. John et Francesca n'auraient

pour rien au monde échangé leur bonheur conjugal, mais qui n'aurait écouté avec ravissement ses aventures de libertin et de noceur invétéré ?

— Je crains de n'avoir aucune faute à confesser pour cette semaine, répondit Michael en la guidant vers le carrefour de King Street.

— Vous ? Impossible !

— Nous ne sommes que mardi, lui rappela-t-il.

— Certes, mais même sans compter la journée de dimanche, que vous ne profaneriez pas, j'en suis sûre...

Elle lui adressa un regard appuyé, car elle était certaine que, jour du Seigneur ou pas, il avait déjà commis tous les péchés imaginables, et poursuivit :

— ... cela vous laisse celle de lundi. Un homme résolu peut accomplir bien des choses en une journée.

— Pas cet homme-là, et pas ce jour-là.

— Alors qu'avez-vous fait ?

Il réfléchit quelques instants, puis :

— Absolument rien.

— Ce n'est pas possible ! Je suis persuadée vous avoir vu réveillé au moins pendant une heure.

Il garda le silence un long moment puis, avec un haussement d'épaules qui la mit inexplicablement mal à l'aise, lâcha :

— Je n'ai rien fait. J'ai marché, j'ai parlé, j'ai mangé, mais à la fin de la journée, c'était comme si je n'avais rien fait.

Elle lui serra impulsivement l'avant-bras.

— Il faut que nous vous trouvions quelque chose, dit-elle avec douceur.

Il tourna la tête vers elle et son mystérieux regard aux reflets d'argent croisa le sien avec une intensité qu'il laissait rarement remonter à la surface.

Puis leur éclat s'atténua et il redevint lui-même, mais Francesca ne put s'empêcher de se demander si Michael Stirling était bien l'homme pour lequel il voulait se faire passer.

Même à ses yeux à elle.

— Nous devrions rentrer, remarqua-t-il. Il se fait tard et John me tuera si je vous laisse prendre froid.

— C'est moi qu'il blâmerait pour mon inconscience, et vous le savez très bien, rétorqua-t-elle. C'est sans doute votre façon de me faire comprendre qu'il y a une dame qui vous attend quelque part, vêtue en tout et pour tout des draps de son lit.

Il lui jeta un coup d'œil, un sourire aux lèvres. Un sourire si gourmand, si plein de promesses qu'elle comprit pourquoi la moitié de la bonne société – la moitié *féminine*, plus précisément – était folle de Michael Stirling, malgré son absence de titre et de fortune.

— Ne me demandiez-vous pas de vous raconter ma vie de débauche ? Vous faut-il plus de détails ? La couleur des draps, peut-être ?

Francesca s'empourpra. Le diable d'homme ! Elle détestait rougir. Par chance, il faisait trop sombre pour qu'il s'en aperçoive.

— Oh, tant qu'ils ne sont pas jaunes ! répliqua-t-elle, relançant la conversation pour masquer son embarras. Le jaune vous donne mauvaise mine.

— Je n'ai pas dit que *je* m'en draperais, répliqua-t-il d'une voix traînante.

— Peu importe, marmonna Francesca.

En l'entendant rire doucement, elle sut qu'il savait qu'elle n'avait dit cela que pour avoir le dernier mot. Persuadée qu'il allait lui accorder cette petite victoire, elle commençait à apprécier de nouveau le silence entre eux lorsqu'il murmura :

— Rouges.

— Pardon ?

Bien entendu, elle avait compris de quoi il parlait.

— Je parie que les draps seront rouges.

— Je refuse de croire que vous m'avez dit cela.

— C'est vous qui avez posé la question, Francesca Stirling.

Il baissa les yeux sur elle.

— Réjouissez-vous, reprit-il, que je n'aie pas l'intention de vous dénoncer à votre mari.

— John n'a aucune raison de douter de moi, riposta-t-elle.

L'espace d'un instant, elle crut qu'il s'en tiendrait là, mais il répondit, d'une voix inhabituellement sérieuse :

— Je sais. C'est la seule raison pour laquelle je plaisante avec vous.

Elle fixait le trottoir, car le pavement était irrégulier, mais le ton de Michael lui fit relever la tête.

— Vous êtes la seule femme de ma connaissance qui ne s'écarterait jamais du droit chemin, ajouta-t-il en lui effleurant le menton du doigt. Vous n'avez aucune idée de l'admiration que j'en conçois pour vous.

— J'aime votre cousin, murmura-t-elle. Jamais je ne le trahirais.

Il laissa retomber sa main.

— Je sais.

Il était si beau dans la pâle clarté lunaire, et si assoiffé d'amour, qu'elle en avait le cœur serré. Comment s'étonner qu'aucune femme ne lui résiste, avec ses traits parfaits et son corps d'athlète ? D'autant qu'il suffisait de prendre le temps de le connaître pour se rendre compte que c'était un homme droit, loyal et généreux.

Non dépourvu d'une pointe de malice, certes, mais Francesca le soupçonnait de s'en servir surtout pour attirer l'attention des dames.

— Nous y allons ? demanda-t-il, à nouveau séducteur.

Avec un soupir, Francesca hocha la tête.

— Merci pour cette promenade, dit Francesca après quelques minutes de silence amical. Je n'exagérais pas en affirmant que la pluie me rendait folle.



9365

Composition

Facompo

Achevé d'imprimer en Italie

par GRAFICA VENETA

le 6 juin 2016.

Dépôt légal juin 2016.

1^{er} dépôt légal dans la collection : août 2010.

EAN 978229013#5) 2

OTP L21EPSN001550N001

Éditions J'ai lu

87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion